



## ***Les hirondelles de Kaboul et Terre ceinte, une rémanence du débat janséniste?***

Moussa SAGNA

Université Cheikh Anta Diop – Dakar

[moussa8.sagna@ucad.edu.sn](mailto:moussa8.sagna@ucad.edu.sn)

**Résumé :** Le discours du salafisme à l'époque contemporaine se distingue par ses positions radicales, son envie de combattre toute innovation opposée à une lecture dogmatique du Coran et son approche de la modernité adossée à une vision inhérente au Moyen Âge arabe. Pourtant, bien avant eux, au XVII<sup>ème</sup> siècle, les jansénistes ont posé le même débat au sein de l'Église catholique, au lendemain de la Réforme calviniste. Les jansénistes, en effet, dans leur lecture des dogmes tels que la grâce, le péché, le libre arbitre de l'homme, etc., se sont vus attaqués par les jésuites qui considéraient que leurs positions étaient rétrogrades. Notre article, considérant *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) de Yasmina Khadra, d'une part, et *Terre ceinte* (2014) de Mohamed Mbougar Sarr, d'autre part, a l'ambition de questionner les « influences » du jansénisme sur le discours des néo-salafistes.

Il sera question de voir comment le langage littéraire prend en charge les conflits d'interprétation intra-confessionnelle des textes sacrés. Dans cette étude intertextuelle, il s'agira, pour ce faire, de réfléchir sur la conception du péché et de la grâce avant d'aborder les rapports entre grâce et libre arbitre de l'homme, chez les jansénistes et chez les mouvements salafistes contemporains, pour essayer de comprendre les causes de la radicalité au lendemain de la chute du mur de Berlin.

**Mots-clés :** Contestation, grâce, jansénisme, libre arbitre de l'homme, modernité, péché, radicalité, salafisme.

### **Introduction**

Notre ambition, à travers ces lignes, est de démontrer comment dans des contextes différents les discours janséniste et salafiste semblent se rejoindre surtout autour de notions telles que le péché, la grâce, le libre arbitre de l'homme, etc. Loin de nous toute idée de présenter l'idéologie salafiste contemporaine comme la continuation de celle du jansénisme au XVII<sup>ème</sup> siècle. De récentes études ont montré, en effet, comment le discours janséniste, sur le plan politique surtout, « a dialectiquement contribué à la formation de l'idéologie révolutionnaire »<sup>1</sup> en France. Aussi n'aborderons-nous pas, dans les lignes qui suivent, le discours politique des jansénistes nous limitant à renvoyer nos lecteurs aux travaux de Van Kley. Le but de cet article, comme défini plus haut, est d'étudier l'approche théologique des jansénistes et des néo salafistes, dont le radicalisme s'énonce dans l'ambition affichée de revenir aux enseignements des Pères de l'Église, pour les premiers, à une imitation des actes des compagnons de Mahomet, le prophète de l'Islam, chez les seconds.

---

<sup>1</sup> Dale K. Van Kley, *Les origines religieuses de la Révolution française* (1996), Paris, Seuil, 2002, pour la traduction française, p. 32.

En considérant *Les Hirondelles de Kaboul* (2002) de Yasmina Khadra et *Terre ceinte* (2014) de Mohamed Mbougar Sarr, et en nous référant à la théologie janséniste sur la grâce, le libre arbitre de l'homme, le péché, etc., il sera question d'analyser comment le langage littéraire prend en charge les conflits d'interprétation intra-confessionnelle des textes sacrés. Comment les théories jansénistes semblent être reprises et transformées par les néo-salafistes qui défendent une orthodoxie religieuse à contre-courant des réalités du monde contemporain? Pourquoi les néo salafistes usent-ils et abusent-ils de la violence quand on sait que les jansénistes ont subi condamnation et répression de la part du clergé et des pouvoirs publics?

Il s'agira donc, tout au long de cette discussion, d'analyser la conception du péché et de la grâce avant d'aborder les rapports entre la grâce et le libre arbitre de l'homme et de pouvoir comprendre les causes du radicalisme religieux à l'ère contemporaine.

### **1. Du péché et de la grâce**

Notons, au moment d'entamer cette discussion, qu'il existe, dans le catholicisme et dans l'islam, diverses formes de péchés : péchés véniels (c'est-à-dire considérés comme mineurs; le mensonge, par exemple) et péchés capitaux comme le meurtre, l'adultère, l'associalisme, etc. Mais, dans le cadre de la présente discussion, nous nous contenterons de traiter de la notion dans sa globalité en ne tenant pas en compte le degré de gravité des péchés. Car, dans le catholicisme comme dans l'islam, tous les péchés sont susceptibles d'être pardonnés à condition qu'il y ait une volonté manifeste de ne plus les commettre : c'est ce que l'Église nomme la contrition.

La notion de péché, faut-il le rappeler, constitue un élément majeur dans les religions chrétienne et musulmane. Elle est, dans la Bible d'abord, dans le Coran ensuite, considérée comme la cause du renvoi de l'Homme du jardin d'Éden. Dans le christianisme, elle est présentée dès la *Genèse* pour expliquer les causes de la présence d'une vie humaine hors du jardin d'Éden. C'est ainsi qu'on y décrit l'Homme vivant en état de grâce dans le jardin d'Éden. Mais, la faute d'Adam et d'Ève leur a fait connaître le péché à travers la désobéissance à l'égard de Dieu lorsqu'ils ont consommé des fruits de l'arbre de vie entraînant leur expulsion du paradis<sup>2</sup>.

---

<sup>2</sup>La chute de l'homme, si on se réfère à la Bible, est consécutive de la ruse du serpent qui amena Ève et Adam à manger le fruit de l'arbre de la connaissance du Bien et du Mal. La consommation du fruit de l'arbre de vie, qui leur était du reste défendu par Dieu, a engendré l'avènement de la culpabilité. Pour sanctionner cet écart de conduite, Dieu décida d'exclure Adam et Ève du jardin d'Éden. La *Genèse* résume bien cette scène : « "Voilà que l'homme, dit Yahvé Dieu, est devenu comme l'un de nous, pour connaître le bien et le mal ! Qu'il n'étende pas maintenant la main, ne cueille aussi de l'arbre de vie, n'en mange et ne vive pour toujours !" Et, Yahvé Dieu le renvoya du jardin d'Éden pour cultiver le sol d'où il avait été tiré. Il bannit l'homme et il posta devant le jardin

Dans la littérature occidentale, cette notion de péché a été survalorisée par saint Augustin qui considère que la faute est innée en l'homme car il porte la marque du péché originel. C'est ainsi que, dans ses *Confessions*, il remarque que même l'enfant est susceptible de commettre le péché puisque portant déjà en lui les germes de la faute commise par Adam et Ève, les géniteurs de la race humaine. Dans le livre premier des *Confessions*, il instaure un dialogue avec le Seigneur où il réaffirme la nature pécheresse de l'Homme: « Qui me pourra dire quels ont été les péchés de mon enfance? Car votre Esprit Saint nous a déclaré dans les Écritures, que nul n'est exempt de péché en votre présence. Non pas même l'enfant qui n'a vécu sur la terre que durant l'espace d'un jour. Qui me les racontera? »<sup>3</sup>

Le dire littéraire qui accompagne cette interrogation de saint Augustin occasionne un bouillonnement intellectuel chez les théologiens français du XVII<sup>e</sup> siècle. L'Église catholique, sortant d'un siècle sanglant avec ce que la critique a qualifié de « guerre des religions » et qui a vu naître et prendre de l'essor le protestantisme, préfère agir cette fois avec tact en ne recourant pas à la violence physique pour répondre à ceux qui, en son sein, remettent en question certaines doctrines sur le péché et la grâce. Les questions ayant trait à la conception du péché et de la grâce vont donc sonner le début d'un débat intellectuel où, cette fois-ci, avec le concours de l'écrit, les différentes positions sont livrées au fidèle catholique qui est appelé à être l'arbitre. À ce propos, Blaise Pascal, adhérant au principe du péché originel de saint Augustin, considère que « [...] les hommes sont tous ensemble indignes de Dieu, et capables de Dieu ; indignes par leur corruption, capables par leur première nature »<sup>4</sup>.

Quel salut alors pour l'homme partagé entre « Bien » et « Mal »? Chez les jansénistes, le sort de l'homme, puisqu'il est porteur du péché originel, n'est pas des plus enviables. Les disciples de Jansénius, considérant que seuls quelques individus accéderont à la félicité, récusent la notion de grâce suffisante prônée par les Jésuites, et prônent la nécessité de jouir d'une grâce efficace pour aspirer à la béatitude. Quand les jésuites considèrent que la grâce suffisante est à même de sauver l'homme, les jansénistes, quant à eux, en proposent une lecture autre. Chez ces derniers, en effet, la grâce efficace (qui aurait manqué à l'apôtre Pierre, par exemple<sup>5</sup>) est seule capable de sauver l'homme. Blaise Pascal, dans *Les Provinciales*, résume bien ce différend entre Jésuites et Jansénistes :

---

d'Éden les chérubins et la flamme du glaive fulgurant pour garder le chemin de l'arbre de vie », *La Bible de Jérusalem*, Paris, Desclée de Brouwer, 1975, p. 20.

<sup>3</sup> Saint Augustin, *Confessions* (401), édition présentée par Philippe Selier, Paris, Gallimard, 1993, p. 37.

<sup>4</sup> Blaise Pascal, *Pensées* (1670), Paris, Flammarion, 1976, p. 208.

<sup>5</sup> Rapportant la proposition d'Arnauld, Blaise Pascal, à ce propos, écrit : « Les Pères nous montrent un juste en la personne de saint Pierre, à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien, a manqué », *Les Provinciales, Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, 1954, p. 687.



[...] les Jésuites, écrit-il, prétendent qu'il y a une grâce donnée généralement à tous les hommes, soumise de telle sorte au libre arbitre, qu'il la rend efficace ou inefficace à son choix, sans aucun nouveau secours de Dieu, et sans qu'il manque rien de sa part pour agir effectivement ; ce qui fait qu'ils l'appellent *suffisante*, parce qu'elle seule suffit pour agir. Et les Jansénistes, au contraire, veulent qu'il n'y ait aucune grâce actuellement suffisante, qui ne soit aussi efficace, c'est-à-dire que toutes celles qui ne déterminent point la volonté à agir effectivement, sont insuffisantes pour agir, parce qu'ils disent qu'on n'agit jamais sans *grâce efficace*<sup>6</sup>.

À bien considérer la position janséniste, on constate qu'elle semble remettre en question l'essence même du discours de l'Église catholique qui présente la crucifixion du Christ comme servant à la rémission de tous les péchés. Et les Jansénistes, en supposant qu'il faut une *grâce efficace* détenue par quelques élus seulement pour être sauvé, semblent établir une hiérarchie<sup>7</sup> entre les hommes. Maurice Blondel a donc raison lorsqu'il soutient que, chez les jansénistes,

si tel ou tel homme doit être sauvé, il faut [...] qu'une grâce d'exception, qu'une illumination intime, qu'une force victorieuse opère ce miracle d'élection: à la concupiscence asservissante du mal doit se substituer une "concupiscence toute sainte" et libératrice qui, par son entraînement dominateur, triomphe des attraits pervers, et tire souverainement l'homme déchu et captif hors des geôles du péché, sans initiative, sans coopération efficace de sa part. Ainsi, c'est tout gratuitement, tout impérieusement que le joug du sauveur remplace, pour *quelques-uns*<sup>8</sup>, l'emprise mauvaise qui pèse sur tous. Nous ne sommes que le champ clos de cette lutte entre deux concupiscences: mus, et non moteurs<sup>9</sup>.

Dans cette tentative de tirer « souverainement l'homme déchu et captif hors des geôles du péché », les salafistes contemporains adoptent une démarche qui semble se rapprocher du discours janséniste. Si, avec les Jansénistes, le péché et son absolution ne nécessitent aucune initiative de l'homme, chez les salafistes, en revanche, une application de la loi islamique (*Sharia*) permettra au pécheur de bénéficier de la clémence divine. C'est ainsi que, dans *Les hirondelles de Kaboul*, voit-on le récit s'ouvrir sur l'exécution d'une sentence. Yasmina Khadra, décrivant cette scène, écrit:

Un mollah jette les pans de son burnous par-dessus les épaules, toise une dernière fois le fatras de voiles sous lequel un être se prépare à périr et tonne :  
– Des êtres ont choisi de patauger dans la fange comme des porcs. Pourtant, ils ont eu connaissance du Message, ont appris les méfaits des tentations mais n'ont pas développé suffisamment de foi pour leur résister. Des êtres misérables, aveugles et futiles ont préféré un instant de débauche, aussi

<sup>6</sup>Blaise Pascal, *Les Provinciales, Œuvres complètes, op. cit.*, pp. 675-676.

<sup>7</sup> Une telle hiérarchisation ne devrait pas être possible dans l'islam qu'Ameer Ali présente comme suit : « This is the Islam of Mohammed. It is [...] a life to be lived in the present – a religion of right-doing, right-thinking, and right-speaking, founded on divine love, universal charity, and the equality of man in the sight of the lord », *the Spirit of Islam* (1890), Londres, Chatto & Windus, 1978.

<sup>8</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>9</sup> « Le jansénisme et l'anti-jansénisme de Pascal », *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome XXX, n°2, 1923, pp. 133-134.



éphémère que dérisoire, *aux jardins éternels*<sup>10</sup>. Ils ont retiré leurs doigts de l'eau lustrale des ablutions pour les plonger dans les ringures, se sont bouché les oreilles à l'appel du muezzin pour n'écouter que les grivoiseries de Satan, ont accepté de subir la colère de Dieu plutôt que de s'en abstenir. [...]. Cette femme [il s'agit de la condamnée] n'ignorait rien de ce qu'elle faisait. L'ivresse de la fornication l'a détournée de la voie du Seigneur. Aujourd'hui, c'est le Seigneur qui lui tourne le dos. Elle n'a droit ni à sa miséricorde ni à la pitié des croyants (*HK*, 15)<sup>11</sup>.

Cette conclusion du Taliban permet de relever les dérives du discours fondamentaliste qui empiète même sur le pouvoir de Dieu qui, seul, a la prérogative de la miséricorde. Car l'islam considère que c'est un blasphème quand un croyant déclare qu'un pécheur ne sera pas pardonné dans la mesure où Dieu est pour la mesure: Il abhorre aussi bien la légèreté du pécheur que l'excès de zèle du fanatique. Le Coran insiste, d'ailleurs, sur cette prérogative divine : « A Allah appartient tout ce qui est dans les cieux et sur la terre. Il pardonne à qui Il veut, et Il châtie qui Il veut... »<sup>12</sup>.

La conséquence du péché, chez les salafistes, est, contrairement aux enseignements du Coran, la mort et l'impossibilité pour le pécheur de jouir des délices du Jardin d'Éden. L'analyse du discours du Taliban permet de se rendre compte qu'il y a, comme chez les Jansénistes, une hiérarchisation des individus. Si le Taliban se permet de décréter la mort d'une pécheresse pour venger et Dieu et la *Oumma*, c'est qu'il semble avoir une autorité, un pouvoir de vie et de mort qui lui serait conféré pour son érudition. Mais ce qui doit le plus alerter le lecteur, c'est cet appel à la violence, cette envie de faire mal, ce besoin de venger l'islam qui serait agressé en son sein. Pour autant, peut-on appeler à répandre la haine, le mal, à semer le chaos et la désolation au nom d'un idéal qui, quoi que l'on puisse dire, relève du domaine privé? Semblant répondre à cette question, Abdel Karim, dignitaire salafiste dans *Terre ceinte*, déclare:

– ... Quiconque transgressera la Loi sera puni selon le châtiment prévu dans le Noble Coran. Je m'en chargerai personnellement. Sans pitié. Je ne reculerai devant aucun scrupule. Je n'en aurai pas, et appliquerai les châtiments de la Loi, *in Shaa Allah*. Rappelez-vous, habitants de Kalep, que la Loi est la Voie du Salut. Ne l'oubliez jamais, et que nul ne s'avise de penser que les critiques venues d'Occident, qui considèrent la Loi comme une barbarie... [...]

– ... que nul [...] ne s'avise de penser que ces critiques puissent être vraies. Ceux qui les préfèrent sont des suppôts de Sheïtan, ils n'ont d'autre but que de nous diviser, et de nous

<sup>10</sup> C'est nous qui soulignons.

<sup>11</sup> Toutes nos références aux *Hirondelles de Kaboul*, Paris, Julliard, 2002, seront désormais ainsi notées, le chiffre renvoyant au numéro de la page où la citation est extraite.

<sup>12</sup> *Le Coran*, « Al-Imran », sourate 3, verset 128. L'épisode de la femme adultère relatée dans *L'Évangile de Jean* conforte cette prééminence de Dieu à absoudre les péchés de qui il veut. La réponse de Jésus Christ aux scribes et aux pharisiens, « que celui de vous qui est sans péché jette le premier la pierre contre elle » (Jean 8, verset 7), est illustrative de l'universalité de la grâce qui n'est point destinée à quelques élus seulement.

séparer ainsi du Seigneur. [...]. Qu'Allah brûle les pécheurs de l'Occident et sauve les croyants [...] (TC, 13)<sup>13</sup>.

Des années avant *Terre ceinte*, Yasmina Khadra dénonçait déjà ce discours des salafistes qui, au nom de la défense et de la protection de l'islam, proféraient des menaces à peine voilées.

– Nous sommes les soldats de Dieu, mes frères, déclare le mollah Bashir. La victoire est notre vocation, le paradis notre caravansérail. Que l'un de nous succombe à ses blessures, et ne voilà-t-il pas un contingent de houris, belles comme mille soleils, pour le recueillir. *Ne croyez guère que ceux qui se sont sacrifiés pour la cause du Seigneur sont morts; ils sont bel et bien vivants auprès de leur Maître qui les comble de ses bienfaits...* Quant à leurs martyrs, ils ne quitteront le calvaire d'ici-bas que pour la géhenne de toujours. Comme des charognes, leurs cadavres pourriront sur les champs de bataille et dans la mémoire des survivants. Ils n'auront droit ni à la miséricorde du Seigneur ni à notre pitié. Et rien ni personne ne nous empêchera d'assainir la terre des *mouminin*, pour que retentissent, de Jakarta à Jéricho, de Dakar à Mexico, de Khartoum à São Paulo et de Tunis à Chicago les clameurs triomphantes du minaret... (HK, 74-75).

Reprenant des versets du Coran, le Taliban les adapte à un contexte autre et donne forme à son idéal, révélant par la même occasion son rêve. Le combat pour la gloire de Dieu apparaît, pour ainsi dire, comme le seul moyen à même de faciliter l'accession à la félicité du fidèle. L'instauration de la *Sharia* permettra au fidèle musulman d'éviter de succomber à la tentation. *Terre ceinte* constitue, à ce propos, un exposé remarquable sur la fonction que les salafistes attribuent à cette Loi<sup>14</sup> qui, de nos jours, est assimilée à l'expression même de la barbarie humaine. Dans le récit de Mbougarr Sarr, en effet, la *Sharia*, en plus de procurer une relative satisfaction à Abdel Karim, le chef de *La Fraternité*, l'installe dans une sorte de monotonie qui rend presque banale l'exécution des sentences capitales. Car, de plus en plus, chez Abdel Karim, « punir des pécheurs [...] lui apparaissait [...] comme une banale routine [...]. Il ne se rendait plus qu'aux exécutions capitales, les seules encore à lui procurer cette adrénaline qu'il cherchait en vain dans ses tâches de chef de la police islamique » (TC, 130).

C'est dire qu'à l'image du Jansénisme qui « nous a présenté une humanité gâtée jusqu'aux racines de la nature, à tel point que la raison ne peut que faillir et que la volonté ne peut que pécher : ignorance ou erreur, concupiscence fatale qui livrent tyranniquement l'homme, ses

<sup>13</sup> Ainsi seront désormais notées toutes nos références à *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014 ; le chiffre renvoyant au numéro de la page où est extraite la citation.

<sup>14</sup> Et même l'application de cette Loi pose problème dans la mesure où les néo salafistes s'octroient des libertés qui trahissent l'esprit de la *Sharia*. Dans *Terre ceinte*, par exemple, les salafistes, voulant justifier une exécution, déclarent : « ... à Kalep, deux jeunes gens ont reçu le châtement suprême pour avoir péché. Ils ont eu des relations sexuelles alors qu'ils n'étaient pas mariés, alors qu'ils n'étaient même pas fiancés. La flagellation aurait dû être leur châtement. Ils auraient dû recevoir cent coups de bâton. Mais devant leur effronterie et leur refus de se repentir, le capitaine Abdel Karim Konaté, commandant des troupes de Kalep, a reçu l'ordre [...] de procéder à leur exécution par le feu (TC, 28-29).



sens, ses jugements, ses actes au mal »<sup>15</sup>, les néo salafistes, dans leur « vision rétrécie de l’islam, motivée par une affirmation identitaire et tribaliste »<sup>16</sup>, énoncent une conception du péché en le présentant comme corolaire de la culture occidentale et de tout ce qu’elle véhicule comme image de la modernité. Aussi rejettent-ils la modernité si elle ne s’adosse pas à leur lecture dogmatique du Coran. Dans cette remise en question de la modernité, ils proposent une lecture du Coran qui ne suit pas les « règles d’interprétation conformes aux usages de la langue arabe »<sup>17</sup>.

Le mimétisme d’une époque que la modernité cite en contre-exemple révèle leur éloignement des valeurs du monde actuel. En cherchant à perpétuer l’œuvre du prophète de l’islam, en cherchant à poursuivre un combat qui n’a plus sa raison d’être, les néo salafistes se donnent pour mission<sup>18</sup> de corriger les incohérences de la modernité en revenant à une tradition séculaire, en appelant à adopter des *habitus* en déphasage avec les idéaux de la modernité. Et, dans *Les hirondelles de Kaboul*, cette lecture figée du Coran, l’interprétation ancienne et dépassée du péché, l’immobilisme auquel les Taliban appellent les Afghans à souscrire s’énoncent au moyen de la description de la souffrance de Zunaira, personnage féminin qui a perdu ses repères dans cette société phallocratique en proie à une crise de spiritualité. Yasmina Khadra, narrant l’inconfort de ce personnage, décrit :

Momifiée dans son voile, Zunaira suffoque. [...] Une folle envie de soulever sa cagoule en quête d’une hypothétique bouffée de fraîcheur redouble sa nervosité. [...] Telle une forcenée dans sa camisole, elle reste effondrée sur le perron, à dégouliner sous la chaleur [...]. Comment a-t-elle pu accepter d’enfiler ce monstrueux accoutrement qui la néantise, cette tente ambulante qui constitue sa destitution et sa geôle, avec son masque grillagé taillé dans son visage comme des moucharabiehs kaléidoscopiques, ses gants qui lui interdisent de reconnaître les choses au toucher, et le poids des abus ? (*HK*, 75-76).

Dans *Terre ceinte*, en revanche, les salafistes, afin d’aider les musulmans à éviter de commettre des péchés, en somme de jouir de la grâce, organisent des patrouilles dans le but de prévenir les souillures. Mbougarr Sarr, à ce propos, décrit une scène qui met à jour les agissements de ces « soldats » et les pouvoirs dont ils semblent être investis. Le semblant de dialogue entre deux miliciens et une dame permet de s’en rendre compte :

– *Assalamu Aleïkum*, Adjaratou, dit le plus petit des deux miliciens [...].  
Ndey Joor Camara ne répondit pas. L’homme reprit.

<sup>15</sup> Maurice Blondel, « Le jansénisme ou l’anti-jansénisme de Pascal », art. cit., p. 133.

<sup>16</sup> Souleymane Bachir Diagne, « Ce sont les politiques », propos recueillis par Catherine Golliau, *Le Point Références, Le Bien et le Mal, les textes fondamentaux*, décembre 2016-janvier 2017, p. 36.

<sup>17</sup> Averroès, *L’Islam et la raison*, Paris, Flammarion, 2000, p. 87.

<sup>18</sup> Khaled Hosseini, par exemple, dans *Les cerfs-volants de Kaboul*, (Paris, Belfond, 2003, p. 313), au moyen d’une interrogation, révèle ce que les néo salafistes considèrent comme la mission qui leur est assignée, surtout en Afghanistan. « – Une mission ? m’entendis-je rétorquer. Lapidier des couples adultères ? Violer des enfants ? Fouetter des femmes qui mettent des chaussures à talons hauts ? [...] Tout ça au nom de l’Islam ? ».



– Pourquoi n’êtes-vous pas couverte, Adjaratou ?

Ndey Joor Camara, machinalement, avec l’innocence d’un enfant coupable qu’on surprend, d’un geste d’une grâce infinie, se touchant la tête comme pour se convaincre qu’elle avait bien la tête nue. Dans son inquiétude, elle avait oublié de mettre son voile, dont elle ne se séparait pourtant jamais (*TC*, 63).

Quelle conséquence aura l’oubli de Ndey Joor Camara de se couvrir la tête avec un voile ?

– Qu’attends-tu pour répondre, femme ; je t’ai bien posé une question ? Tu veux que je te batte, chienne ? [...].

– Où est ton voile, vieille pute ? Tu n’as donc pas honte, à ton âge, de sortir la tête ainsi dévoilée ? Quel exemple veux-tu donner à tes jeunes sœurs ? C’est vous, toi et toutes celles comme toi, qui faites la honte de notre religion et de notre Seigneur ! [...].

– Vieille putain ! Tu vas le payer ! (*TC*, 64-65).

À l’instar du Jansénisme dont l’hérésie sociale a « consisté surtout dans l’affirmation d’une certaine indépendance de la conscience, que Port Royal liait indissolublement à la rigueur morale »<sup>19</sup>, les salafistes, dans leur approche du péché et de la grâce, semblent limiter les libertés de l’homme. Chez Mbougar Sarr, par exemple, Abdel Karim, le chef de la police islamique, dans son interprétation du Coran, assimile l’aisance matérielle à un péché puisqu’il considère que le confort « éloignait les hommes du service de Dieu en les habituant aux voluptés sataniques du divertissement et de l’oisiveté » (*TC*, 128).

L’ambition de vouloir régenter les us et habits à partir du seul Coran, sans considération aucune des contextes et des zones d’évolution des populations, doit être lue comme une invitation à retourner à une époque révolue, comme une tentative de nier, voire de contester la modernité qui, dans *Les Hirondelles de Kaboul* et dans *Terre ceinte*, s’énonce à travers la violence et l’intolérance dont font montre ces « défenseurs » de l’islam. Dans *Les Hirondelles de Kaboul*, le lecteur remarque que l’espace destiné à exécuter les pécheurs est par la suite transformé en lieu de prières avec des sbires enragés pourchassant les retardataires (*HK*, 140), ou obligeant les passants à entrer dans les mosquées écouter les prêches du Mollah Bashir (*HK*, 77).

C’est dire que *Les Hirondelles de Kaboul* et *Terre ceinte* mettent en scène une conception du péché et de la grâce en contradiction avec les réalités du monde actuel. Yasmina Khadra et Mohamed Mbougar Sarr, partant de l’idéologie salafiste, décrivent le sort des pécheurs condamnés le plus souvent à périr sous les coups de feu de leur bourreau (*TC*, 18) ou sous leurs lames (*HK*, 139), et présentent la grâce comme inaccessible au simple croyant sans l’aide d’un « illuminé ». Aussi s’avère-t-il intéressant de chercher à voir si l’homme, ainsi représenté par le Jansénisme et le Salafisme, est libre dans ses rapports avec le divin.

<sup>19</sup> Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948, p. 153.



## 2. Du libre arbitre de l'homme

Cherchant à défendre l'Église catholique et l'islam qui « leur semblaient menacé[e]s par certaines innovations théologiques »<sup>20</sup>, les jansénistes et les salafistes conçoivent le péché comme une « tentative pour bloquer l'activité de Dieu et [qui] provoque toujours un certain amoindrissement de la liberté humaine, que ce soit la sienne propre ou celle d'autrui »<sup>21</sup>. Plus qu'un « amoindrissement », il s'énonce, dans *Les Hirondelles de Kaboul* et dans *Terre ceinte*, comme une entrave de la liberté humaine remarquable à travers les abus et les dérives des autorités salafistes. Dans *Terre ceinte*, en guise d'illustration, la lecture stéréotypée du Coran proposée par les salafistes, surtout en ce qui concerne les notions de péché et de grâce, abêtit le fidèle en l'amenant à adopter des comportements qui trahissent une incapacité à discerner l'esprit de la lettre. À travers un dialogue entre Malamine, l'un des meneurs de la fronde contre la *Fraternité*, et son jeune fils Ismaïla, Mbougarr Sarr montre comment les salafistes empêchent toute référence au libre arbitre, inscrivant l'homme dans une relation de dépendance, voire de fatalisme avec le divin :

- Viens m'aider à porter ta mère sur son lit. Je vais m'occuper d'elle. [...].
- Je ne sais pas si je peux... [...].
- Pardon ? [...]
- Je ne sais pas si je peux. Depuis quelque temps, je ne veux plus avoir aucun contact charnel avec une femme. Mais je ne sais pas si ça s'applique à ma propre mère. Je ne suis pas sûr... [...]
- Ismaïla, c'est... [...]
- C'est ma mère, je le sais. Mais je ne sais pas si je peux, je n'ai rien lu à ce sujet... (TC, 204 ; 205 ; 206).

Voguant à contre-courant de certains versets du Coran, les salafistes contemporains poussent les fidèles à s'abandonner à Dieu, à se comporter en condamnés du seul fait d'être des descendants d'Adam, à ne se fier qu'à la Sharia s'ils veulent vraiment être sauvés. Ismaïla le rappelle, d'ailleurs, à son père: « – Vous croyez que je me détruis. Je n'ai au contraire jamais été aussi fort et en paix avec moi-même. Je suis serviteur et esclave d'Allah. Rien ne peut me détruire que la Volonté d'Allah. Vous ne devez pas vous inquiéter pour moi, je suis entre les mains de Dieu, comme vous tous, comme nous tous, comme tout ce qui est sur terre » (TC, 198).

Ainsi présentés, les rapports entre l'humain, le croyant en l'occurrence, et la divinité procèdent d'une résignation qui entrave toute tentative d'auto réalisation. Le libre arbitre de

<sup>20</sup> Laurent Thirouin, « La délectation d'être janséniste », *Le Magazine littéraire*, n° 561, novembre 2015, p. 82.

<sup>21</sup> Northrop Frye, *Le Grand code : la Bible et la littérature* (1982), traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1984, p. 191.

l'homme, considéré comme la manifestation de la toute-puissance divine<sup>22</sup>, suscite un renoncement qui est contraire à l'esprit des textes sacrés. Si nous nous référons à Paul Bénichou, nous nous rendons compte que la doctrine du libre arbitre, par exemple, telle que théorisée par les jansénistes, conduit « logiquement au fatalisme et à l'apathie »<sup>23</sup>. De la même façon, dans *Les hirondelles de Kaboul*, les actes accomplis par les individus s'énoncent comme une acceptation de la volonté divine. L'homme, on le voit donc, ne peut nullement se réaliser puisqu'étant sous le joug d'une force supérieure qui aurait anticipé ses faits et gestes et aurait dicté la conduite à adopter. Dans le discours des talibans que représente Khadra, Dieu, Créateur du monde et de ses occupants, agit pour que sa « volonté soit faite ». Un passage des *Hirondelles de Kaboul* nous en donne une idée: « Dieu seul, s'écrie Mirza, dispose de la vie et de la mort. Tu as été blessé en combattant pour sa gloire. Comme il ne pouvait pas envoyer Gabriel à ton secours, il a mis cette femme sur ton chemin. Elle t'a soigné par « la volonté de Dieu. Elle n'a pas fait que se soumettre à Sa volonté » (HK, 24).

On est, pour ainsi dire, en face d'un *ethos* qui « est foncièrement lié à un processus interactif d'influence d'autrui »<sup>24</sup>. Et la réalisation de cet *ethos*, dans la psyché salafiste en général, taliban en l'occurrence, s'effectue au moyen d'une réappropriation du Coran. Il est, dès lors, possible d'apposer au Coran le constat de Jean-Christophe Attias selon lequel la Bible « ne s'appartient plus depuis des siècles. Tout le monde la lit ou l'a lue. Juifs, chrétiens et musulmans. Laïcs et athées aussi. Chacun ayant à sa disposition, Dieu merci, les outils interprétatifs lui permettant de se l'approprier »<sup>25</sup>.

Les outils interprétatifs qui justifient le soulagement de Jean-Christophe Attias sont malheureusement à l'origine des troubles notées à l'époque contemporaine. Si, avec les jansénistes, le débat sur le libre arbitre de l'homme n'a concerné que le clergé catholique (les opposant surtout aux jésuites qu'ils qualifièrent de pélagianisme), avec les salafistes, en revanche, l'assujettissement des hommes à une puissance supérieure, invisible, engendre une violence qui n'est que l'expression d'un rejet de la modernité. Les néo salafistes, et bien avant eux les jansénistes, semblent oublier que « l'humain est le seul être capable de troubler l'ordre

<sup>22</sup> Northrop Frye dira, évoquant le peuple d'Israël, que « la société israélite primitive, sous Moïse et Josué, est présentée comme vivant dans la pleine clarté d'une dictature théocratique où toute révolte est connue de Dieu et instantanément anéantie », *Le Grand code : la Bible et la littérature*, op. cit., p. 178.

<sup>23</sup> *Morales du grand siècle*, op. cit., p. 154.

<sup>24</sup> Dominique Maingueneau, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004, p. 205.

<sup>25</sup> « La Bible et les dix commandements. Des principes immémoriaux », *Le Point Références, Le Bien et le Mal, les textes fondamentaux*, décembre 2016-janvier 2017, p. 17.



établi, parce que Dieu a voulu le créer libre »<sup>26</sup>. En partant du postulat que l'homme est prédestiné, ils semblent accrédi ter les propos de ceux qui présentent l'islam comme une religion double<sup>27</sup>.

Procéder à une telle lecture, c'est considérer que la querelle suscitée par les jansénistes au XVII<sup>e</sup> siècle a engendré la naissance de deux Églises catholiques. Or, cette querelle survenue au lendemain de la Réforme, ne constitue que l'évolution normale du catholicisme puisque donnant forme à l'expression du libre arbitre de l'homme dans l'interprétation des textes sacrés. L'expansion de l'Église est d'ailleurs intrinsèquement liée à la floraison de ces débats théologiques qui ont permis de repenser les rapports entre l'homme et le sacré. Que ce soit avec Pélage, avec saint Augustin, avec saint Thomas d'Aquin, avec Molina, avec Ignace de Loyola, avec Jansénius, le discours religieux sur le libre arbitre de l'homme a engendré des oppositions qui ont, paradoxalement, renforcé l'autorité de l'Église. Le drame causé par les jansénistes réside, cependant, dans le durcissement de leurs interprétations du concept de libre arbitre de l'homme, réactualisant le débat entre saint Augustin et Pélage, s'écartant par-là de la modernité et des intérêts du clergé catholique désireux de tourner la page de la Réforme protestante.

Les idéologies janséniste et néo salafiste sur le libre arbitre de l'homme, pour en revenir à notre discussion, n'ont point occasionné la création de religions duelles ; elles sont tout simplement l'illustration de l'écart de certaines interprétations très anciennes des dogmes religieux et les réalités de l'époque contemporaine<sup>28</sup>, occasionnant des tensions (qui, dans le champ de l'islam, se singularisent de nos jours par des crimes de masses) entre les adeptes d'une même religion. Avec les néo salafistes, surtout dans *Terre ceinte*, sont représentés deux courants de l'islam dont la lecture du libre arbitre est opposée. Le premier, celui des salafistes, s'arc-boute à un fatalisme que le narrateur relate comme suit: « Il [il s'agit d'Abdel Karim] avait frém i. L'apparition subite de ce nouvel adversaire lui paraissait être un défi que Dieu lui envoyait encore une fois pour éprouver sa foi [...] » (*TC*, 132); le second, quant à lui, met en

---

<sup>26</sup> Souleymane Bachir Diagne, « Ce sont les politiques », propos recueillis par Catherine Golliou dans *Le Point Références*, art. cit., p. 34.

<sup>27</sup> N'est-ce pas là la lecture de Michel Onfray lorsqu'il déclare dans *Penser l'islam* (Paris, Grasset, 2016, p. 131), que « la lecture du Coran est la plupart du temps idéologique, elle suppose qu'a priori avant même d'avoir ouvert le livre, le lecteur veuille trouver dans le texte ce qu'il veut y trouver, puisque tout s'y trouve et peut-être prélevé selon le besoin idéologique ou politique : l'un va isoler ce qui permet un islam de paix, l'autre ce qui justifiera un islam de guerre » ?

<sup>28</sup> Claude Guibal souligne, à juste titre d'ailleurs, que « l'islamisme actuel s'exprime surtout par un refus ou une réticence à adopter les caractéristiques de la modernité occidentale que l'islamisme cherche à combattre, voire éliminer. C'est pourquoi l'islamisme, identifié aux groupes terroristes, est considéré par la plupart des musulmans modérés comme une forme pervertie et fanatisée de l'islam », *Islamistan. Visages du radicalisme*, Paris, Stock, 2016, p. 208.

exergue la liberté de l'homme à chercher un sens à sa vie: « Nous ne sommes pas seuls. Mais nous sommes libres. Chacun, chaque homme, est responsable de ce qu'il fait. Nous sommes responsables de la publication de ce journal, mais nous n'engageons personne à le lire » (TC, 140).

Dans *Les hirondelles de Kaboul*, à l'opposé, la religion est pesante, oppressante avec une divinité omniprésente. Cette envahissante présence de la divinité, qui aurait tout décidé avant même la création de la vie sur terre ou qui peut intervenir pour sanctionner, a occasionné la dégénérescence des hommes et des objets. Voilà pourquoi, dès l'*incipit* du récit, Yasmina Khadra décrit un pays où vivre est quasi impossible.

Tout paraît embrasé, fossilisé, foudroyé par un sortilège innommable, écrit-il. Le racloir de l'érosion gratte, désincruste, débouffe, pave le sol nécrotique, érigeant en toute impunité les stèles de sa force tranquille. Puis, sans préavis, au pied des montagnes rageusement épilées par le souffle des fournaises, surgit Kaboul... ou bien ce qu'il en reste : une ville en état de décomposition avancée (HK, 7).

C'est dire que la notion du libre arbitre de l'homme a pour « corolaire d'écarter la perspective du mérite »<sup>29</sup>. Le dessein de ces « élus » des temps modernes, « comme celui de toutes les doctrines intransigeantes, est de s'attaquer à ses voisins les plus immédiats, ceux à qui ne manque justement que la suprême rigueur, marque nécessaire de la vérité »<sup>30</sup>. Du fait même de cette rigueur dans l'interprétation du libre arbitre de l'homme, *Les hirondelles de Kaboul* et *Terre ceinte* mettent en scène des populations abattues, peinant à pratiquer correctement puisque la conscience individuelle est phagocytée au moyen soit de l'endoctrinement soit de la violence.

Dans ces deux récits, c'est le fait même de placer le Coran au cœur du quotidien et des préoccupations des populations qui encourage la négation de la modernité et qui entrave tout esprit d'initiative<sup>31</sup>. Les seuls à se délecter de cet immobilisme, si délectation il y a, sont les théoriciens de cette ligne dure qui leur permet de jouir soit des idées reçues soit de la crainte suscitée. Dans *Les hirondelles de Kaboul*, les Taliban prétendent que tous « les moudjahidin sont des êtres bénis par Dieu. [...]. Ils ne peuvent pas et leur chair ne se décompose pas » (HK, 37). Ce statut du moudjahidin permet de rappeler qu'Abdel Karim, par exemple, « ne s'enivrait que de l'incertitude du lendemain, de la fragilité d'une existence offerte à la furie des éléments, menacés de l'impitoyable guerre des hommes, suspendue à la seule volonté de Dieu » (TC, 129).

<sup>29</sup> Laurent Thirouin, « La délectation d'être janséniste », art. cit., p. 84.

<sup>30</sup> Paul Bénichou, *Morales du grand siècle*, op. cit., p. 105.

<sup>31</sup> On se retrouve alors face à ce que Bénichou qualifiait de « psychologie pessimiste » du jansénisme. Nous invitons le lecteur à se référer à *Morales du grand siècle*, op. cit., p. 117.



*Les hirondelles de Kaboul* et *Terre ceinte* décrivent, en somme, le comportement de personnages belliqueux, qui appréhendent le monde à travers une analyse rigoriste et fondamentaliste du libre arbitre de l'homme. En posant le postulat que toute vie humaine est prédestinée, les mollah des *Hirondelles de Kaboul* et les combattants de *Terre ceinte*, comme ce fut le cas avec les jansénistes, se contredisent, réadaptent la lecture des textes à leur fantasme et contraignent les populations vivant sous leur diktat à s'éloigner de leur époque pour trouver refuge dans la négation de la modernité.

### 3. Des causes du radicalisme religieux à l'ère contemporaine

Les mouvements salafistes contemporains et, bien avant eux, le jansénisme, appellent à un retour aux dogmes fondamentaux de la religion. Dans ce mouvement de retour, la lecture qu'ils proposent des notions de grâce, de péché, de libre arbitre de l'homme, s'écarte des discours convenus et doit être analysée comme la négation de la modernité. Aussi, dans les lignes qui suivent, devons-nous chercher à cerner ce qui a motivé la radicalisation des néo salafistes.

Le monde actuel souffre de plus en plus du retour en force des groupuscules salafistes qui se signalent par leurs attaques contre les idéaux hérités de l'après chute du mur de Berlin. Al Qaïda, Daech, Front al Nostra, Boko Haram, etc., autant de nébuleuses qui invitent à combattre tout ce qu'ils jugent *haram* (c'est-à-dire illicite selon l'islam). Ce qui est bizarre, cependant, c'est leur facilité à recruter de nouveaux combattants. S'interrogeant sur les causes de cette radicalisation de certaines personnes, Mbougar Sarr, dans *Terre ceinte*, esquisse des semblants de réponse. Parcourant le journal intime d'Abdel Karim, il trahit les motivations de certains néo salafistes:

La plupart des recrues qui nous rejoignaient le faisaient pour des raisons assez communes : quelques-uns, seuls et sans repères, se cherchaient une famille de substitution, d'autres, souvent d'anciens brigands, cherchaient dans la religion un repoussoir de leur vie passée et un forme [sic] de rédemption, d'aucuns encore voulaient se battre contre l'État, qui les avait volés, et il s'en trouvait qui étaient simplement attirés par l'ivresse de tenir une arme et le sentiment d'invincibilité que le fait d'en brandir une et de décider arbitrairement de tirer suscitait en eux (TC, 213).

Ce sont donc, le plus souvent, des gens qui « voyaient en la Fraternité une famille, une nouvelle entité communautaire où la construction de leur identité prendrait un autre tour » (TC, 213), qui s'engageaient pour combattre les mécréants et propageaient la Parole divine. On se retrouve, de ce fait, en face de « fanatiques musulmans médiocres dont le seul argument était impartial, arbitraire, autoritaire, fondé sur une interprétation littérale du Coran, dénuée d'une véritable réflexion théologique et philosophique » (TC, 92).



Le comportement des talibans mis en scène dans *Les hirondelles de Kaboul* paraît corroborer ce propos de Mbougarr Sarr. Mais, chez ces Afghans, la question est encore plus pernicieuse. Dans cet espace, au nom de la *Sharia*, d'une douteuse lecture de la Sunna, les Mollah martyrisent les populations et leur empêchent de mener une vie moderne. C'est ainsi qu'on voit les femmes à qui on défend de sortir seules dans la rue, de prendre la parole en public, etc., évoluer comme des fantômes à l'arrière-plan de la scène. La mésaventure de Mohsen et de son épouse Zunaira est illustrative de l'autoritarisme des talibans qui révèlent en même temps leur absence de maîtrise du Coran.

Mohsen perçoit le rire étouffé de son épouse. Il grogne un instant puis, apaisé par la bonne humeur de Zunaira, il pouffe à son tour. Aussitôt une trique s'abat sur son épaule :

– Vous vous croyez au cirque ? lui crie un taliban en exorbitant des yeux laiteux dans son visage brûlé par les canicules. [...].

– On ne rit pas dans la rue, insiste le sbire. S'il vous reste un soupçon de pudeur, rentrez chez vous et enfermez-vous à double tour.

Mohsen frémit de colère, une main sur sa joue. [...]

– Allons-nous en, supplie Zunaira en tirant son époux par le bras.

– Ne le touche pas toi ; reste à ta place, lui crie le sbire en lui cinglant la hanche.

Et ne parle pas en présence d'un étranger (*HK*, 70).

Le sbire, pour nous résumer, confond religion et tradition au point de violenter un couple pour le simple fait qu'il aurait ri en public. La conception du rire comme délit et l'interdiction à la femme de parler « en présence d'un étranger » permettent de se rendre compte de la cacophonie qui règne dans le Kaboul des Mollah. Mais, c'est surtout par rapport à la modernité et au rôle de la femme dans la société que le discours des salafistes constitue un véritable réquisitoire contre la modernité. En fait, dans la société afghane, le rôle dévolu à la femme semble n'avoir guère évolué depuis la fin de la monarchie<sup>32</sup>.

La radicalisation procède, pour ainsi dire, de cette confusion entre le sacré et le traditionnel, promouvant l'obscurantisme; autrement dit, enfermant le fidèle dans un aveuglement qui le tient éloigné de toute velléité d'évolution. Les Mollah, et au-delà, tous les groupuscules salafistes, dans leur incapacité à « attribuer à l'acte humain [...] l'une des cinq qualifications légales suivantes : obligatoire, recommandé, permis, blâmable ou interdit »<sup>33</sup>, se meuvent dans un chaos totale faisant des espaces sous leur domination des zones de non droits et, sous prétexte d'application de la *Sharia*, de lieux d'application de la loi du Talion. Afin de masquer les carences de leurs théories, les groupuscules salafistes font-ils miroiter les

<sup>32</sup> La scénographie du quotidien de la femme dans l'Afghanistan des Shahs a permis de voir que celles-ci évoluaient à l'arrière-plan du récit ; les rares fois où elles sont mises au-devant de la scène, c'est pour mettre en exergue la valeur de l'homme qui se distingue, le plus souvent, par sa brutalité à l'endroit de la gent féminine. Lire, à ce propos, *Les cavaliers* de Joseph Kessel, Paris, Gallimard, 1967, permettra de noter ce rôle de la femme.

<sup>33</sup> Averroès, *L'Islam et la raison*, op. cit., p. 80.

délices du paradis à ceux qui accepteraient de s'éloigner des turpitudes de la modernité ? Au nom du djihad, ils parviennent à attirer l'attention sur eux. Or, remarque Abdourahmane Ba, le terme *djihâd*

traduit généralement par « guerre légitime », signifie aussi "effort de dépassement de soi". Et dans la théorie musulmane, il présente deux aspects :

- Le « petit *djihâd* » qui renvoie aux expéditions guerrières pour propager la Parole de Dieu, tout comme il fait allusion à l'idée de se défendre contre les agressions même en dehors de la religion.
- Le « grand *djihâd* » qui renvoie à l'idée d'"effort sur soi pour triompher sur ses vices et passions". En un mot, il s'agit de combattre les mauvaises insinuations de l'âme pour se hisser au sommet de la spiritualité »<sup>34</sup>.

Les salafistes, comme on peut le remarquer, optent pour le petit djihâd en oubliant que l'époque des razzias et des « expéditions guerrières » est dépassée. Mais, dans leur soif de revanche contre le nouvel ordre mondial, ils procèdent à une comparaison entre le passé et le présent, entre l'absence de l'islam et sa présence qui convainc facilement les individus en perte de repère ou en quête de spiritualité. Dans *Terre ceinte*, le parallélisme entre le passé et le présent permet à Abdel Karim de faire un bilan d'étape:

Il était fier de ce qu'ils avaient réussi à faire de cette ville. Lorsqu'ils l'avaient prise, il y a quatre ans, elle était sale, impure, possédée par le diable, abandonnée de Dieu. C'était une de ces villes qui, au nom de la modernité, s'enfonçait dans la plus affreuse des luxures. Son cœur frémissait encore au souvenir du spectacle qu'ils avaient trouvé en arrivant : toutes les femmes indécentement habillées, à l'occidentale, la tête nue, les seins presque découverts, les épaules dénudées, le haut du ventre à l'air, livrant au regard le nombril et l'esquisse démoniaque du creux des reins, les fesses moulées, emprisonnées dans des jeans à l'évidence trop petits (*TC*, 90).

Cette description, en ce qu'elle s'énonce comme la représentation de la nostalgie d'un guerrier, donne à lire aussi les arguments des salafistes qui cherchent, comme noté dans les passages précédents, à revivre le parcours du prophète de l'islam. C'est, justement, sur ce point que leur ambition se rapproche de celui des jansénistes que Paul Bénichou rapporte comme suit: « [...] les jansénistes [...] pouvaient parler avec admiration de l'Église primitive, où parfois la foule des fidèles faisait les évêques : ce n'était là qu'un souvenir édifiant et légendaire. Les jansénistes, ceux au moins du XVII<sup>e</sup> siècle, se préoccupaient même assez peu des droits du petit clergé »<sup>35</sup>.

L'envie de revivre le passé et de vivre en seigneur favorise une réception positive des discours salafistes et, à l'instar du jansénisme, de s'écarter de la pratique religieuse du grand

<sup>34</sup> « L'idéologie de l'islamisme contemporain : exemple du Front Islamique du salut et des Frères Musulmans », thèse de Doctorat unique, UCAD, FLSH, 2016, pp. 67-68.

<sup>35</sup> *Morales du grand siècle*, op. cit., pp. 159-160.

nombre. Dans *Terre ceinte*, une scène permet d'illustrer comment le discours salafiste trouve un écho favorable auprès des jeunes à travers les commentaires des milices de *La Fraternité*:

En passant près du groupe de soldats, les deux nouveaux venus surprisent quelques mots de ce qui semblait une discussion joyeuse :

– Elle avait de magnifiques seins, j'ai eu envie de tirer dedans, à défaut de pouvoir les toucher ! Si vous aviez vu ça de près, *wallah* vous auriez fait comme moi [...] (TC, 40).

On devine donc que de pareils privilèges attirent les jeunes. Le discours des Mollah ou des lettrés salafistes n'est donc pas uniquement à l'origine des combats contre les mécréants<sup>36</sup>. En outre, le discours islamophobe de certains groupes de presses ou de partis politiques ultranationalistes occidentaux facilite l'embrigadement de jeunes issus de l'émigration et qui peinent à s'intégrer dans les sociétés natales. Face à ce qu'ils considèrent comme un rejet, cette jeunesse retourne rechercher le confort psychologique et spirituel dans la religion des parents. Ce paradoxe de la modernité qui justifie le recours à la violence des jeunes des banlieues occidentales, le plus souvent, semble faire écho aux contradictions des théories jésuites que Pascal prend soin de souligner au moyen d'un échange avec un dominicain:

[...] Mais après tout, mon père, dit Pascal, à quoi avez-vous pensé de donner le nom de *suffisante* à une grâce que vous dites qu'il est de foi de croire qu'elle est *insuffisante* à une grâce que vous dites qu'il est de foi de croire qu'elle est *insuffisante* en effet ? Vous parlez, dit-il [il s'agit du dominicain], bien à votre aise. Vous êtes libres et particulier ; je suis religieux et en communauté. N'en savez-vous pas peser la différence ? Nous dépendons des supérieurs. Ils dépendent d'ailleurs. Ils ont promis nos suffrages : que voulez-vous que je devienne ?<sup>37</sup>

La modernité semble, pour ainsi dire, avoir échoué dans l'éveil des masses, dans l'établissement des rapports entre l'humain et le divin. Avec *Terre ceinte*, avec *Les hirondelles de Kaboul*, les salafistes, dans leur aspiration d'un idéal inspiré du Coran, procèdent par satire pour calomnier la modernité. En s'appuyant sur la tradition arabe, en se voulant surtout héritier d'une tradition et d'une civilisation dont l'expansion a buté sur le relativisme de l'époque contemporaine qui fait du raisonnement la quintessence de la science, les néo salafistes, et bien avant eux les jansénistes, se mettent à la marge des sociétés d'où ils ventilent les images loufoques de la modernité.

### Conclusion

Au terme de cette discussion, convenons que la doctrine janséniste, surtout en ce qui concerne des notions telles que la grâce, le péché et le libre arbitre de l'homme, s'énonce

<sup>36</sup> Dans ce lot, les salafistes intègrent les artisans d'un islam modéré qui « n'était rien de plus qu'une maladroite tentative de légitimer ce qui ne pouvait l'être : l'interprétation fantaisiste, facile, arrangée du Coran pour l'aligner sur des vues venues d'ailleurs, essentiellement incompatibles avec la Parole du Livre » (TC, 95).

<sup>37</sup> Balise Pascal, *Les Provinciales*, in *Œuvres complètes*, op. cit., p. 681.





comme une remise en question de la marche nouvelle de l'Église au sortir de la guerre des religions. Les discours d'Arnaud, de Pascal, et compagnie en ce qu'il invite à une approche rigoriste de ces notions, apparaissent comme une méfiance vis-à-vis de la modernité et surtout une tentative d'esquisser une nouvelle organisation de l'Église. Semblant puiser sa quintessence dans cette remise en question de la modernité, le salafisme, mis en scène dans *Les hirondelles de Kaboul* et dans *Terre ceinte* se distingue à l'époque contemporaine, par sa théorie qui, comme chez les jansénistes, privilégie la prédestination<sup>38</sup> de l'individu, s'écartant du coup du discours religieux officiel qui fait de l'amour et de la clémence divine l'essence même des différentes religions monothéistes.

Chez Yasmina Khadra et chez Mbougar Sarr, l'influence du discours janséniste dans les récits salafistes est à retrouver dans cette hiérarchisation des individus que les djihadistes ont opérée. La modernité pensée par les talibans et les combattants de *La Fraternité* évolue, pour ainsi dire, à contre-courant des idéaux du monde contemporain, comme ce fut le cas avec Port Royal dont l'appel à revenir aux dogmes de l'Église des Pères, de saint Augustin surtout, constituait une réadaptation du discours christique qui ne prend point en considération les attentes du chrétien soucieux de tourner la page des conflits intra-confessionnels.

### **Bibliographie**

- ATTIAS, Jean-Christophe, « La Bible et les dix commandements. Des principes immémoriaux », *Le Point Références, Le Bien et le Mal, les textes fondamentaux*, décembre 2016-janvier 2017, p. 16.
- AUGUSTIN (Saint), *Confessions* (401), édition présentée par Philippe Selier, Paris, Gallimard, 1993.
- AVERROÈS, *L'Islam et la raison*, Paris, Flammarion, 2000.
- BA, Abdourahmane, « L'idéologie de l'islamisme contemporain : exemple du Front Islamique du salut et des Frères Musulmans », thèse de Doctorat unique, UCAD, FLSH, 2016.
- BÉNICHOU, Paul, *Morales du grand siècle*, Paris, Gallimard, 1948.

---

<sup>38</sup> On se retrouve au cœur de l'idéologie calviniste qui considère que « Dieu, en créant les hommes, en a créé les uns pour les damner et les autres pour les sauver, par une volonté absolue et sans prévision d'aucun mérite » (cf. Blaise Pascal, *Écrits sur la grâce, Œuvres complètes, op. cit.*, p. 951.). C'est, certainement, par crainte d'un ré-surgescence de l'idéologie calviniste dans l'évolution de l'Église moderne que le jansénisme a été combattu par le clergé et par la monarchie.



- BLONDEL, Maurice « Le jansénisme et l'anti-jansénisme de Pascal », *Revue de Métaphysique et de Morale*, tome XXX, n°2, 1923, pp. 129-163.
- DIAGNE, Souleymane Bachir, « Ce sont les politiques », propos recueillis par Catherine Golliau, *Le Point Références, Le Bien et le Mal, les textes fondamentaux*, décembre 2016-janvier 2017, pp. 34-36.
- FRYE, Northrop, *Le Grand code : la Bible et la littérature* (1982), traduit de l'anglais par Catherine Malamoud, Paris, Seuil, 1984.
- GUIBAL, Claude, *Islamistan. Visages du radicalisme*, Paris, Stock, 2016.
- HOSSEINI, Khaled, *Les cerfs-volants de Kaboul*, Paris, Belfond, 2003.
- KHADRA, Yasmina, *Les Hirondelles de Kaboul*, Paris, Julliard, 2002.
- MAINGUENEAU, Dominique, *Le discours littéraire. Paratopie et scène d'énonciation*, Paris, Armand Colin, 2004.
- ONFRAY, Michel, *Penser l'islam*, Paris, Grasset, 2016.
- PASCAL, Blaise, *Les Provinciales, Œuvres complètes*, texte établi, présenté et annoté par Jacques Chevalier, Paris, Gallimard, 1954.
- PASCAL, Blaise, *Pensées* (1670), Paris, Flammarion, 1976.
- SARR, Mohamed Mbougar, *Terre ceinte*, Paris, Présence Africaine, 2014.
- THIROUIN, Laurent, « La délectation d'être janséniste », *Le Magazine littéraire*, n° 561, novembre 2015, pp. 82-85.
- VAN KLEY, Dale K., *Les origines religieuses de la Révolution française* (1996), Paris, Seuil, 2002, pour la traduction française.